

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

MAISON A VENDRE

NOUVELLE

I

Les époux Ponce se regardèrent une mi-seconde, avec une joie inexprimable, n'osant presque pas respirer.

— C'est tout juste ce que nous cherchions depuis si longtemps, n'est-ce pas maman, s'écria tout à coup papa Ponce en frappant un gros coup de poing sur la table ?

— Tout juste, mon ami, répéta presque aussitôt maman Ponce en ajustant ses lunettes, pour relire la bienheureuse annonce dans le "Petit Journal" que son mari lui passait par dessus la table ?

Et les lunettes bien mises en équilibre sur le nez, la petite voix chevrotante de maman Ponce commença la lecture en ces termes :

"Sèvres, Ville d'Avray." — Belle propriété à vendre, avec jardin, écurie, remise, d'une contenance de cinq ares soixante-dix centiares. Vue magnifique ; jardin d'agrément et potager. 6000 francs. — S'y adresser tous les jours, rue de... No 68".

Papa Ponce, les mains croisées sur le ventre et les yeux au plafond, écouta la lecture avec ravissement et aussitôt qu'elle fut terminée, il s'écria :

— Enfin, serions-nous donc propriétaires ?

Comme le lendemain se trouvait être précisément un dimanche, il fut décidé, séance tenante, qu'on prendrait le premier train pour Sèvres, et ma foi, si la propriété s'accordait avec ce qu'on venait d'en lire, eh ! bien, ce serait une affaire faite.

Et toute la soirée, ce furent des projets à n'en plus finir et des rêves insensés de basse-cour, de fleurs, d'espaliers tout couverts de fruits, à rompre les branches.

Maman Ponce voulait même à toute force une voiture, avec un petit âne, — un bourriquet d'Algérie, — pour traîner ses rhumatismes.

Quant à papa Ponce, il promettait tout, à condition de pouvoir pêcher à son aise dans la Seine autant qu'il lui plairait.

La pêche, le rêve de toute sa vie de quincailleur !...

Cette nuit-là on dormit mal dans la petite boutique de la rue Quincampoix...

II

Le lendemain matin à cinq heures, la porte de la quincaillerie s'ouvrait mystérieusement et papa Ponce, endimanché, un large chapeau de paille sur la tête, sortit... Il venait s'assurer du temps. C'était toute une affaire que ce voyage à Sèvres, pour ces deux vieux, qui n'avaient peut-être pas dépassé les fortifications, pendant vingt ans de labeurs et de réclusion forcée.

Malin Ponce, la tête emprisonnée dans un gigantesque chapeau à brides mauves, sur lequel fleurissait tout un bouquet champêtre de bluets et de coquelicots, s'en vint voir à son tour.

Il faisait un temps superbe, sans un nuage : une véritable journée d'excursions dans la banlieue. Mais là ils rentrèrent tous deux s'armer de leur parapluie : la force de l'habitude et de la vie en pantoufles.

Le boulanger d'en face, qui prenait déjà le frais sur le pas de sa porte, en tombait des nues, de cette sortie matinale, en

grande toilette, un dimanche matin, le seul jour où les époux Ponce se permettaient ordinairement un supplément de sommeil.

— Eh ! où s'en va-t-on de si bon matin ? s'écria-t-il d'une grosse voix réjouie ? Et maman Ponce qui est de la partie, malgré ses rhumatismes !

Papa Ponce, qui s'était muni du "Petit Journal", traversa la rue et pour toute réponse, le mit sous le nez de son voisin stupéfait, ne saisissant pas tout de suite le rapport qu'il y a entre un journal et une sortie à cinq heures du matin.

— Eh ! bien, qu'en dites-vous, M. Grosjean, demanda papa Ponce, dès que celui-ci eut achevé sa lecture ?

— Ce que j'en dis, mais que c'est magnifique. Six mille francs à Sèvres, avec jardin potager, écurie et remise, c'est pour rien, c'est tout à fait pour rien. Sèvres, mon rêve, papa Ponce, mon rêve pour la pêche en Seine...

— Comme moi, M. Grosjean, tout à fait comme moi. Va-t-on s'en donner, hein ! va-t-on s'en donner, continua-t-il, avec une petite tape amicale sur l'épaule du boulanger, car c'est entendu, tous les dimanches vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

— Cela va sans dire, cela va sans dire.

Là-dessus, M. Grosjean leur souhaita de conclure l'affaire le plus promptement possible et les deux vieux s'en allèrent dans la rue déserte, papa Ponce traînant sa femme, qui n'avait jamais marché aussi vite de sa vie, de peur de manquer le train.

— C'est égal, dit tout-à-coup le boulanger, comme ils tournaient le coin de la rue Rambuteau, il doit y avoir quelque chose là-dessous. Six mille francs, ce n'est pas le tiers de sa valeur...

III

Enfin le train s'ébranle et, malgré l'heure matinale, il fait déjà bigrement chaud, surtout dans un compartiment au grand complet.

C'est égal, les époux Ponce, assis en face l'un de l'autre, se sourient comme deux enfants avec de petits clignements d'yeux malins, au grand étonnement des autres voyageurs.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc à se regarder comme ça ces deux merles déplumés, murmure entre ses dents un vieux Monsieur grincheux, à son voisin ?

On n'avait pas encore dépassé la place de l'Europe, que papa Ponce tirait de la poche le "Petit Journal" et épelait consciencieusement, à demi-voix, la bienheureuse annonce de la quatrième page. Sèvres, Ville d'Avray. "

Il se représentait d'avance l'arrivée là-bas, devant la jolie maisonnette, à volets peints en vert, sans doute, le jardin de cinq cents mètres autour, avec un treillis de bois sur le mur peu élevé et des clématites, du chèvrefeuille et un beau jasmin de Virginie, à grosses clochettes rouges, retombant de tous côtés.

Puis la visite des chambres, de la cave, du jardin avec le propriétaire vantant outre mesure les avantages de la maison, et maman Ponce rabattant tout cela, avec une verve vraiment commerciale :

— Oui, ce n'est pas mal, dirait-elle, mais je trouve la chambre un peu petite. Qu'en penses-tu, mon ami ?

— Mais oui, certainement, ferait alors papa Ponce, d'un air dégoûté, en allongeant les lèvres. Nous avions mieux que ça à Paris.

- Ce qui permettrait de diminuer peut-être de quelques centaines de francs sur le prix. On se disputerait sans doute un peu, mais passe ! En affaires, le succès est aux plus rusés.

Puis le marché serait enfin conclu ! On descendrait dans la jolie salle à manger ; on déboucherait une bonne bouteille et, ma foi ! on reviendrait le soir à Paris, propriétaires à Sèvres-Ville d'Avray et mille fois plus heureux que tous les rois de la terre.

Pendant ce beau rêve, le train avait filé. Il s'arrêta tout à coup et des employés crièrent.

— Sèvres, Ville d'Avray.

— Nous y voilà, maman, criait papa Ponce, nous y voilà.

Et, après un salut circulaire à tout le compartiment, qui continuait pour Versailles, ils descendirent, dignes et impassibles, comme il convient à de futurs propriétaires.

Le vieux Monsieur de tantôt, à qui décidément les époux Ponce ne plaisaient pas, dit de nouveau à son voisin :

— Un chôle de bonhomme tout de même : il n'a lu de tout son journal qu'une seule petite annonce !...

IV.

— La voilà, s'écrièrent en même temps papa et maman Ponce, en s'arrêtant devant une petite grille à clair-voie, où s'apercevait, à travers le feuillage et les fleurs des parterres, une jolie maisonnette, à volets verts, avec un perron à rampe de fer.

Un véritable nid de verdure. Une corbeille de rosiers en fleurs s'épanouissait devant la porte et un petit zéphir frais en apportait tous les parfums, avec celui des clématites, du chèvrefeuille et même d'un superbe jasmin de Virginie, dont les grosses clochettes rouges retombaient par dessus le mur.

Et au milieu de la pelouse, tout émaillée de pâquerettes, où une chèvre regardait, de ses grands yeux étonnés, ces deux figures qu'elle ne reconnaissait pas, un jet d'eau s'irisait aux rayons du soleil. Il retombait en poussière rose, verte, violette, dans une vasque en marbre blanc, ce qui fit jeter un véritable cri d'enthousiasme à maman Ponce.

— Oh ! dis donc, papa, ce jet d'eau et cette chèvre, que c'est bien trouvé, n'est-ce pas ?

Après cinq grandes minutes de contemplation silencieuse, papa Ponce se décida à tirer la sonnette.

La porte du perron s'ouvrit et les époux Ponce virent un vieux, à barbe toute blanche, avec un bonnet grec sur la tête et de grandes lunettes d'or qui reluisaient au soleil, s'arrêter d'abord pour voir quels visiteurs pouvaient bien lui arriver à ce moment de la journée.

Ce rapide examen lui révéla sans doute des amateurs pour la propriété, car il arriva en trotinant, aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes.

Il déverrouilla la porte avec dignité, puis soulevant son bonnet grec, il dit :

— Veuillez vous donner la peine d'entrer ..

Chose extraordinaire, papa et maman Ponce eurent, à ce moment solennel, la même idée : il leur semblait déjà mettre le pied sur une terre à eux, bien à eux, achetée avec les économies de quarante ans de travail.

V.

Elle fut charmante cette visite de la maison, depuis les combles jusqu'aux caves, sans oublier le bûcher, la petite écurie pour la chèvre, qu'on agrandissait au besoin, pour le bourriquet d'Algérie ; — le poulailler où de jolies poulettes et même des canards les accueillirent avec un air de musique assez bien réussi.

Et le jardin donc ! Ils n'en avaient vu de la porte qu'un tout petit coin. C'était derrière qu'il fallait l'admirer, loin, bien loin, s'enfonçant dans la verdure, avec ses rangées de vieux poiriers et ses beaux carrés de légumes.

Le propriétaire, — un vieil original, fort drôle, — qui en avait assez de la campagne, paraît-il, détaillait tous les avantages de sa maison, avec force gestes persuasifs.

Les époux Ponce, par une politique combinée d'avance, restaient froids, critiquaient ceci, trouvaient à redire à cela. Ils auraient voulu plus de pelouse et moins de légumes. Cette chambre du premier était bien sombre, et la salle à manger, — superbe, avec des lambris de chêne sculpté et son plafond à moulures, — n'était pas du tout ce qu'ils auraient voulu...

VI.

Vous avez certainement deviné que rien ne manquait à la propriété et, que ces bons commerçants de la rue Quincampoix

avaient trouvé celle-là pour diminuer quelques centaines de francs sur le prix. Elle avait germé dans le cerveau de maman Ponce, j'en réponds.

On en offrit donc cinq mille cinq cents francs, ainsi qu'il en avait été convenu la veille au soir : la différence était pour racheter les petits inconvénients qu'on avait relevés un peu partout.

Le propriétaire commença par jeter les hauts cris ; il dit que c'était pour rien et que plus jamais on ne rencontrerait une occasion comme celle-là. Il perdait cinq mille francs, au bas mot, sur le marché et c'était uniquement parce qu'il venait de trouver un appartement à Paris, qui lui convenait sous tous les rapports, qu'il était décidé à le laisser pour dix mille francs, — une misère !...

Papa Ponce allait enfin se décider à mettre encore deux cent cinquante francs, pour en finir, car il voyait le moment où l'affaire se gâterait, lorsque tout à coup le propriétaire s'écria : — Va donc pour cinq mille cinq cents francs...

Papa et maman Ponce échangèrent un regard rapide, où se lisaient toutes leurs joies, si longtemps contenues et auxquelles ils pouvaient enfin donner libre cours.

— ...Mais j'oubliais de vous dire, continua-t-il, en prenant un air mystérieux et parlant très bas...

— Des hypothèques, pensèrent aussitôt les époux Ponce... Des hypothèques... une saisie !... Et tout un cortège d'huissiers, de papier timbré, d'audiences au tribunal leur défilèrent devant les yeux.

— De nous dire quoi, interrogea maman Ponce, qui sentait déjà une sueur froide lui découler du front et sur le point de faiblir ?...

VII.

— Qu'un crime a été commis dans cette maison, acheva lentement le propriétaire... Je me fais un scrupule de ne jamais manquer d'en avertir les amateurs.

— Un crime commis dans cette maison ! Maman Ponce qui se sentait décidément fort mal, se laissa choir avec un grand soupir, dans un fauteuil qui se trouvait heureusement à sa portée.

Ils l'avaient certainement lu dans les journaux, le récit de ce crime épouvantable, dont l'assassin avait été guillotiné et qui avait défrayé pendant longtemps toutes les conversations.

— Ah ! oui, le crime de Sèvres, tu te rappelles bien, maman, où l'assassin tua deux femmes pour s'emparer de trois cents francs,—c'est cela même : le crime a été commis dans la salle à manger, où nous nous trouvons en ce moment. Voilà la place où était le cadavre de cette pauvre madame...

— Oh ! de grâce, n'achevez pas, monsieur, s'écria maman Ponce, hors d'elle-même, ne sachant plus trop ce qu'elle faisait.

— Partons, criait elle, en entraînant son mari, qui n'abandonnait qu'à regret une affaire aussi près de se conclure.

Le crime ne lui faisait absolument rien, à lui, vieux soldat de Crimée et du Mexique. Allons donc, c'était de la sensiblerie, cela—mais voyons, maman, qu'est-ce que cela fait à une maison ? Elle ne le conserve pas inscrit sur la porte, n'est-ce pas, et il y a longtemps que le misérable n'est plus en état de recommencer.

Je riais, pensant de la sorte ramener sa femme à de meilleurs sentiments.

Rien n'y fit : les arguments les plus sensés, la perspective de rester toute sa vie rue Quincampoix, une occasion pareille se rencontrant fort rarement, le bourriquet d'Algérie et le jardin et les parties de pêche qu'on n'aurait pas, tout fut inutile.

Et ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce récit, c'est que le propriétaire comprit parfaitement la résolution de maman Ponce, puisqu'il avait déjà eu la même force avec plus de dix amateurs précédents.

Il faudra bien que je la donne pour rien, s'écriait-il, tandis que les époux Ponce s'éloignaient sur la route, sans se retourner, comme poursuivis par une vision terrifiante.

Ils en étaient tout malades, les pauvres vieux et jusqu'à la rue Quincampoix, ils ne se dirent pas un mot.

Papa Ponce était bien un peu fâché, pas trop tout de même, à vrai dire : il fallait bien se montrer homme, là-bas, devant le propriétaire, mais ce qui le mit tout à fait de mauvaise humeur, ce fut ce gueux de boulanger d'en face qui les attendait sur le pas de la porte, s'étant douté de quelque chose. Papa Ponce l'avait bien vu de loin, mais malgré ses efforts pour passer inaperçu en longeant les murailles, derrière les passants, il entendit tout à coup sa grosse voix crier : — Eh ! les époux Ponce, là bas, a-t-on fait des affaires ! Ecoutez donc un petit mot—...

Un "non" formidable, tout chargé de la colère qu'il avait contenue pendant la route, lui répondit seul dans le bruit moins intense de la rue et la porte de la quincaillerie se referma violemment sur les époux Ponce, d'un grand coup sec...

J. B. CHATRIAN.

L'OBOLE DE LA PAUVRE VEUVE.

Un roi avait fait bâtir une église magnifique en l'honneur de la sainte Vierge. Œuvre excellente sans doute, mais dans laquelle s'était glissée une secrète pensée de vanité : le monarque avait voulu que les frais de cette construction fussent entièrement couverts par son trésor particulier, il avait défendu sous les peines les plus sévères que personne y contribuât pour le moindre denier.

L'église achevée, il fit graver au fronton une inscription en lettres d'or où il était dit que cette église avait été érigée par lui seul et que nul autre n'avait contribué à la dépense.

Mais à peine un jour s'était-il écoulé que soudain l'inscription se trouva changée, et au lieu du nom du roi on y lut celui d'une pauvre veuve, qui pouvait ainsi passer aux yeux des étrangers pour la fondatrice de cette superbe cathédrale.

Le roi en fut très chagriné. Il fit immédiatement effacer le

nom de la veuve et remettre le sien. Peine inutile ; la nuit suivante le nom de la femme avait reparu. Pour la troisième fois on grava le nom du roi, qui pour la troisième fois fit place à l'autre.

Le roi s'informa de cette personne et la fit amener au pied de son trône. Elle s'y présenta toute tremblante.

— Femme, lui dit-il, il se passe des choses étranges. Affirme que tu n'as pas transgressé ma défense de contribuer à la construction de l'église.

Et la veuve, se laissant tomber à deux genoux, répondit en pleurant :

Grâce, mon prince, grâce ! Non, je ne vous ai pas désobéi ; je suis pauvre et sans ressources. Cependant j'avais un violent désir de donner quelques sous pour la Maison de la Vierge ; arrêtée par votre défense, l'idée m'est venue d'acheter avec cet argent une botte de foin que j'ai donné à manger, dans la rue aux chevaux qui charriaient les pierres destinées à votre église...

Le monarque l'interrompit. La lumière s'était faite à ses yeux. Il comprit que la sainte Vierge avait accepté l'humble denier de la veuve comme un don plus riche que le trésor royal lui-même. Il récompensa cette pauvre femme et reçut sans murmurer la punition infligée à son orgueil.

BELGA.

AMOUR ET LARMES

III

UN GRAND CŒUR

(Suite)

Elle se redressa sous le coup mortel :

— Tu l'épouseras et tu seras heureuse.

Au même moment elle recevait dans ses bras et pressait sur son cœur purifié par le sacrifice, la douce enfant que tant d'émotions venaient de faire défaillir.

Elle lui prodigua les plus tendres soins avec un dévouement sans égal, comprenant que sa vie, à elle, était murée, et qu'elle était aussi bien morte que le jour où on la descendrait au tombeau.

Elle vit revenir les roses joues d'Annonciade, un sourire presque divin entr'ouvrir ses lèvres, un rayon nouveau éclairer ses yeux... ce n'était plus une enfant... oh ! non... et ceux qui l'appelaient ainsi la veille ne le pouvaient plus à ce moment.

Marie-Sophie était si pâle que ses lèvres mêmes paraissaient décolorées ; cependant elle dit courageusement et avec toute la possession d'elle-même :

— Va à la serre, il doit y être.

Après mille caresses, humides de larmes des deux côtés, quoi que larmes bien différentes, Annonciade s'échappa, et, l'âme sur les lèvres, se rendit au parc où effectivement se trouvait Amédée.

Là, ils échangèrent leurs serments et leurs cœurs. Amédée se laissa glisser aux genoux de la jeune fille, et, la voix suppliante, lui demanda, en présence de Dieu et de cette belle nature, leur unique témoin, cet aveu doux et charmant, que les lèvres et les cœurs ne savent bien dire qu'une fois.

— Oui, je vous aime, murmura tout bas la petite fée :

Et elle regarda Amédée sans trouble mais non sans rougeur, car elle était pure comme un ange.

Le temps était toujours nuageux, et quelques gouttes de pluie continuaient à tomber de feuille en feuille ; mais les deux fiancés, jeunes de cœur et riches d'avenir, ne s'inquiétaient d'aucun présage, et s'appuyant l'un sur l'autre, ils rentrèrent au château avec des étoiles sur la tête et des fleurs sous les pas.

Quand Marie-Sophie se trouva seule après le départ de sa sœur, elle fit une ardente prière pour se fortifier contre les révoltes de son cœur qui, violent et passionné, la menaçait d'effroyables combats, une de ces prières qui ne sont point écrites dans les livres et qui sortent de l'âme au jour de l'épreuve avec une irrésistible éloquence ; prière de la première souffrance dont nulle autre n'approche, et qui révèle à l'âme la part unique de Dieu dans sa vie.

En se relevant, non plus écrasée, non plus en révolte, non plus esclave, Marie-Sophie baigna ses yeux pour en effacer les rougeurs, et descendit chez sa mère d'un pas ferme.

— Mère, dit-elle sans préambule, Amédée aime Annonciade et vous demande sa main.

— Ta sœur !... Ta sœur ? répéta la mère avec une stupéfaction croissante et pensant avoir mal entendu, j'avais cru... elle s'arrêta et leva les yeux troublés vers Marie-Sophie ; leurs regards se croisèrent, elles s'étaient comprises.

Toutes deux en un instant furent debout, droites et pâles.

Un vague et amer sourire effleura les lèvres de Marie-Sophie, il ne s'y fixa pas :

— Annonciade aime Amédée, reprit-elle d'une voix assurée, quoique son humanité saignât à chaque mot.

Sa mère, sa pauvre mère, voyant cette muette et vraie douleur, sentit fléchir son courage, elle se jeta sur un fauteuil :

— Oh ! mon enfant, ma fille chérie, cria-t-elle avec angoisse, viens dans mes bras !...

Mais non, elle ne voulait pas s'abattre, elle ne voulait pas pleurer, la jeune fille à l'âme vaillante et chrétienne ! Elle s'agenouilla :

— Votre bénédiction, ma mère, dit-elle la voix altérée et comprimant les sanglots qui enveloppaient son cœur, votre bénédiction ?

Et quand les deux mains de cette sainte femme eurent touché sa tête et son front, elle les prit et les baisa longuement, sans plaintes, sans explication, sans marmure, sans larmes, forte dans le devoir et fière dans le malheur.

IV

LE JOUR DES NOCES.

Bien des semaines, l'insomnie veilla au chevet de Marie Sophie ; la nécessité de cacher à tous la plaie de son âme lui imposait la contrainte la plus cruelle. Elle voyait sa sœur éveillée avant le jour, levée au son de l'Angelus, fraîche et vermeille comme l'aurore, remplissant le château de ses cris joyeux, de ses chansons, et elle se sentait, malgré son courage, navrée de ce bonheur. Elle allait plus assidûment que jamais au village, où des devoirs de charité qu'elle exerçait depuis longtemps, l'aidaient à briser dans sa pauvre âme les assauts d'un amour plein de vie et cependant condamné à mourir. Elle attirait ainsi sur sa tête, par les prières et les bénédictions des pauvres, les grâces dont, à cette heure cruelle, elle avait un si grand besoin.

On peut néanmoins difficilement se faire une idée des combats

qu'elle soutint. Dieu la laissait souvent livrée à ses propres forces, afin qu'elle eût tout le mérite de la victoire.

Un ecclésiastique, ami de la famille, invité à bénir le mariage, arriva de Paris la veille.

Pendant que les deux filles de madame de Ribienne étaient au Sacré-Cœur, elles avaient vu fréquemment ce père distingué, soit dans leurs sorties, car c'était sa propre sœur qui leur servait de correspondant, soit au parloir du couvent, où il allait les visiter. Il faisait un grand cas de l'âme élevée de Marie-Sophie, qui, dans les épanchements toujours un peu comprimés de sa nature réservée, lui avait révélé les plus brillantes et les plus généreuses qualités. Une des religieuses de la maison d'éducation, un peu effrayée de l'ardeur passionnée de Marie dans quelques circonstances, disait au prêtre sur le ton d'une demi plaisanterie :

— Mademoiselle de Ribienne sera religieuse ou actrice, elle ne saurait vivre dans le milieu.

— Bah ! répondit le prêtre, le bon Dieu passera par son âme et en fera tout simplement une sainte.

— Tout simplement, M. l'abbé ?

— Tout simplement.

Il avait bien jugé. Ce n'était point une étoffe vulgaire, et le germe de tout ce qui est grand et beau existait en Marie. Aussi ce fut avec une véritable douleur que l'abbé Y*** apprit de madame de Ribienne la rivalité de sentiment existant entre ses deux enfants. Il comprit que si l'une des jeunes filles devait être frappée, Marie-Sophie seule pouvait l'être sérieusement.

— J'ai été coupable, dit la mère désolée ; je n'ai vu qu'un côté de la question ; je n'ai jamais pensé à la possibilité d'un double amour. Annonciade était si jeune, si folle, si légère, que je ne me figurais pas qu'on pût songer à l'épouser. Dieu dérouta nos vœux, il déconcerta nos projets... Marie-Sophie est frappée au fond de l'âme, et, malgré la généreuse abnégation avec laquelle elle cache sa blessure, tout le trahit à mes yeux, je la sens saigner, et mon cœur de mère ne s'en consolera pas.

— Dieu est un grand maître, et Marie a une âme pleine de foi, répondit le prêtre : elle triomphera d'un amour humain.

— Ah ! mon père, la première impression dans cette âme de feu pourra-t-elle s'effacer ?

Et la mère qui suivit les progrès et le développement de sa jeune

intelligence et de ses passions, qui savait l'ardeur apportée à tous ses actes, la mère en face de l'épreuve dont Marie était atteinte, sentit une douleur profonde.

Le prêtre silencieux partageait ses vives inquiétudes. Celle qu'il avait connue petite, souple, n'aimant que Dieu, était aujourd'hui l'esclave d'une affection sensible. Les grands côtés de cette âme ardente, qui devaient la porter si haut du côté du ciel, ne pouvaient-ils devenir cette arme à deux tranchants, mortelle dans la main de celui qui ne sait pas la diriger ?

Madame de Ribienne alarmée interrogeait le prêtre du regard.

Il ne savait que répondre, que résoudre. Enfin il dit :

— Il faut travailler à éloigner votre gendre, sa présence est un danger, ne fût-ce qu'en entretenant un combat moral très-cruel.

Des larmes vinrent aux yeux de madame de Ribienne :

— Me voici donc forcée de choisir entre mes deux filles ? murmura-t-elle accablée.

— Pour leur bonheur, répondit tristement le prêtre, qui devinait les angoisses maternelles.

Et, cherchant à vider la question pour n'avoir plus à y revenir :

— Je pense, ajouta-t-il, que rien n'est si facile que d'obtenir du ministre de l'instruction publique un changement de collège.

Mais la mère ne le suivit pas sur ce terrain. Affaissée dans une douleur brusque et non prévue, elle ne put que s'écrier :

— Ah ! que je suis malheureuse !

— Vous avez été imprudente plus que coupable, dit le prêtre avec charité, quoique sérieusement ; mais une mère, croyez-en mon expérience, ne doit jamais admettre un jeune homme dans l'intimité de ses filles, à l'âge où le cœur de celles-ci ne demande qu'à se donner. Hélas ! combien n'ai-je pas connu de jeunes existences brisées par cette fatale imprudence ! Que de victimes, chaque jour, dans le sanctuaire de la famille, par suite de doubles affections ! C'est un piège dans lequel tombent un grand nombre de mères, et qu'elles paient souvent du repos et quelquefois de la vie de leur enfant.

— Je comprends cela trop tard, dit madame de Ribienne, et l'expiation est terrible. Quelle terrible responsabilité entraîne avec soi la maternité, et qui soupçonne, en souriant à un ange au berceau, toutes les larmes qu'il vous fera verser ?

— La maternité est un sacerdoce, reprit l'abbé Y... ; l'âme, com-

me le corps, n'échappe point à la douleur. Heureuse la femme qui comprend quel dépôt sacré Dieu a mis entre ses bras, et qui ensevelit sa vie dans ce devoir, pour en faire sa joie, sa gloire et sa récompense.

— Le reste de mes jours sera employé à réparer une heure de négligence et à consoler Marie-Sophie, dit madame de Ribienne avec ardeur ; aidez-moi, M. l'abbé.

— Je le ferai de tout cœur ; je la verrai seule dès ce soir, s'il est possible ; car Annonciade ne la quitte guère.

Effectivement il ne trouva pas un instant favorable pour cet entretien. Marie-Sophie, tranquille en apparence, était en réalité dévorée par l'agitation et la fièvre. Elle savait qu'il fallait paraître calme dans une âme torturée.

Le jour des noces se leva charmant. Un soleil magnifique inondait les campagnes, dans lesquelles tout était joie, lumière, parfums et gazouillements. Les folles brises apportaient de tous côtés, les vertes senteurs du foin fraîchement coupé ; l'air était rempli des petits cris des oiseaux dans les nids, et la terre couverte des pétales blanches et roses arrachées aux acacias en fleurs ; la nature, semblable à une belle fiancée, avait revêtu ses habits de fête, s'était parée de toutes ses séductions.

Dans la chambre commune, que depuis seize à dix-sept ans les deux sœurs habitaient ensemble, une autre jeune fiancée venait de s'éveiller aussi ; fraîche comme l'aurore et gaie comme l'alouette qui monte en chantant vers la nue. Pour la gracieuse enfant, le jour des noces est un jour de fête, un beau jour. Elle se marie selon son cœur, selon son cœur !... De combien de mariage pourrait-on écrire cela aujourd'hui ? et cependant, à ceux-là seuls l'ange du bonheur préside et Dieu envoie ses bénédictions,

(A suivre)

Avez-vous lu les HOMONYMES SIMPLES ?

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.

APPRECIATIONS

SUR LES DEUX DERNIERS OUVRAGES DE M. CHARLES BAILLAIRÉ : *Homonymes simples de la langue française, et English Homonyms.*

“ M. Ch. Baillairgé, M. S. R. C. de cette ville vient de publier un vocabulaire d'homonymes anglais.
“ Les livres d'école contiennent d'ordinaire des homonymes, mais en trop petit nombre pour être d'une grande utilité à l'élève. La lacune est comblée par M. Baillairgé. La valeur de cette compilation est très grande et c'est avec une véritable satisfaction que nous la recommandons aux professeurs et aux parents. L'auteur public pour faire pendant à l'autre un volume intitulé *Homonymes Français* qui aura son utilité pour les personnes étudiant la langue française. ”

— *Morning Chronicle* de Québec.

“ Ces publications sont surtout utiles chez un peuple mixte comme le nôtre et l'auteur recevra sans nul doute de nombreuses commandes tant pour le traité Anglais que pour le Français, car les deux sont à peu près indispensables pour les personnes qui désirent bien posséder nos deux langues. ” *Mercury*, de Québec.

“ Qu'il me soit permis, Monsieur, de vous féliciter, de votre dernier ouvrage “ Homonymes Français ” ; je n'en doute pas, tout le monde en reconnaîtra le mérite et l'utilité. Pour nous dans notre humble sphère, nous saurons hautement l'apprecier. ”

— Votre très humble

Sr M. de St-Louis,
Supérieure pour le Bon Pasteur

Québec, 27 juin 1891.

“ Your work is attracting considerable attention. ”
“ Will you allow me to send you all notices concerning it that may appear in the papers of the United States and Canada. ”
HENRY ROWEKE.

“ M. Baillairgé est d'opinion que ces séries de mots sont de service pour enseigner aux enfants à épeler, vu qu'ils regardent comme une sorte d'amusement cette recherche de mots de même prononciation. Il dit qu'il a vu pétiller de satisfaction leurs petits yeux à la découverte de chaque manière variée d'épeler le même son. Il donne comme exemple le son de la lettre *U*. Pas plus tôt proposé que tous s'écrient *you* ; un autre ajoute *ewe* ; un autre *you* ; puis un autre *hue* ; pendant que sans plus d'égards à l'h aspirée, un autre donne *how*. Peut-être y a-t-il encore un exemple. Qu'est-ce que ça peut être ? *Hue* (une vocifération) comme dans “ hue & cry ” dit triomphalement un membre de la classe ; et ainsi stimulée, la mémoire d'un autre produit *Hugh* un nom propre. M. Baillairgé s'est certainement donné beaucoup de peine pour rendre complètes ses listes. Dans quelque cas l'épellation seule préserve l'étymologie du mot. *Poids*, par exemple vient du latin *pondus* ; *pois* du bas latin *pisum*, peddant que *pois* est du latin *pis* — les lices de pesanteur, pois et bré étant exprimées par des mots de même son, mais de dérivation diverse. Il paraîtrait par une des séries de l'auteur que l'Archevêque *Léon* et Sir Hudson *Lowe* sont homonymes pour les oreilles françaises. Nous trouvons ces célébrités de compagnie avec *leau*, la rivière *Lot*, *lots* et ventes, *l'os*, etc. Le volume français a été publié à l'atelier de L'Érudiant, Joliette, par le Rév. P.-A. Baillairgé prêtre, neveu de l'auteur ; le volume anglais par C. Darveau, Québec. ” *Gazette de M.*